Un amour

Autor(en): **Verlaine, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **14 (1946)**

Heft 4

PDF erstellt am: **20.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-567993

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un Amour DE PAUL VERLAINE

Le 8 Janvier il y eut 50 ans que Paul Verlaine fermait ses yeux pour toujours. Un des plus grands poètes français arrivait au terme de son séjour terrestre. Un homme extraordinaire, terrassé toute sa vie par son caractère indomptable et excessif trouvait enfin le repos après une existence qui avait connu toutes les misères et très peu de bonheur.

Quoique Verlaine était marié et qu'il passa plus tard une bonne partie de ses jours en compagnie de filles de rues, il se sentait plus profondément attiré par les hommes. Certains de ses amis et avant tout Jean-Arthur Rimbaud, ont plus décisivement marqué et changé sa vie que toutes les femmes qui croisèrent son chemin. Il est très intéressant de citer à ce sujet la réponse que composa Verlaine à une „enquête sur la crise de l'amour". Il y dit:

„L'amour est-il vraiment aussi malade que le disent les romanciers et beaucoup de gens du monde?

Quel serait le remède pour revenir à l'amour d'autrefois?

Les philosophes grecs aimaient les belles formes. Leur coeur s'attachait de préférence aux nobles lignes que les beaux éphèbes déployaient dans les exercices du gymnase. Socrate aimait à s'entourer de figures idéales et se plaisait à les regarder. Sa morale lui en paraissait rehaussée. Virgile eut toujours un goût très vif pour les jeunes romains. Ses églogues ont consacré le souvenir de ses passions et de ses jalousies. Certes, tout cela est hautement idéal. Mais quelques esprits délicats de nos jours, heurtés par le côté bassement matériel de l'amour, par le prosaïsme des rapports journaliers, frappés de l'incomplet des formes féminines, du manque d'esthétique de leur amitié toujours peu sûre, ont jugé que la passion ordinaire ne pouvait jamais jamais atteindre à ce haut point de désintéressement où se joue l'amitié entre hommes. L'amitié — passion, voilà le remède que vous cherchez."

L'amitié-passion — c'est bien elle qui s'est emparée du „pauvre Lélian". Impétueusement, exigeant l'abandon sans réserve, elle l'a conduit au sommet du bonheur pour le rejeter ensuite dans la plus terrible des misères. L'idole de cette amitié aussi prodigue que fatale, Rimbaud, le fit gravir un calvaire.

Mais à part cette amitié orageuse et troublante, Verlaine a connu des idylles plus calmes. C'est avant tout l'affection presque paternelle pour son élève favori, Lucien Létinois, dont il fit le récit merveilleux dans les poêmes „Amour".

Verlaine a rencontré ce jeune-homme, fils d'un cultivateur ardennais, à l'Institut Notre-Dame de Rethel. Il s'intéresse vivement pour cet élève et quand, deux ans plus tard, il doit quitter Rethel, il emmène Létinois à Lymington en Angleterre, où il a trouvé un nouvel emploi comme professeur. L'année 1880 le voit de retour en France; il se fixe à Coulommes, pays natal de Létinois, où il lui achète la ferme de „Juniville". En Janvier 1883 Lucien meurt, à l'âge de 23 ans, à la suite d'une fièvre typhoïde, contractée au service militaire. Verlaine fut cruellement frappé de ce deuil qui lui inspira plus tard la merveilleuse élégie en 24 chants qui immortalisa „L'éphèbe des Ardennes".

Charles.

I.

Mon fils est mort. J'adore, ô mon Dieu, votre loi.
Je vous offre les pleurs d'un coeur presque parjure;
Vous châtiez bien fort et parferez la foi
Qu'alanguissait l'amour pour une créature.

Vous châtiez bien fort. Mon fils est mort, hélas!
Vous me l'aviez donné, voici que votre droite
Me le reprend à l'heure où mes pauvres pieds las
Réclamaient ce cher guide en cette route étroite.

Vous me l'aviez donné, vous me le reprenez:
Gloire à vous! J'oubliais beaucoup trop votre gloire
Dans la langueur d'aimer mieux les trésors donnés
Que le Munificent de toute cette histoire.

Vous me l'aviez donné, je vous le rends très pur,
Tout pétri de vertu, d'amour et de simplesse.
C'est pourquoi, pardonnez, Terrible, à celui sur
Le coeur de qui, Dieu fort, sévit cette faiblesse.

Et laissez-moi pleurer et faites-moi bénir
L'élu dont vous voudrez certes que la prière
Rapproche un peu l'instant si bon de revenir
A lui dans Vous, Jésus, après ma mort dernière.

II.

J'ai la fureur d'aimer. Mon coeur si faible est fou.
N'importe quand, n'importe quel et n'importe où,
Qu'un éclair de beauté, de vertu, de vaillance
Luise, il s'y précipite, il y vole, il s'y lance,
Et, le temps d'une étreinte, il embrasse cent fois
L'être ou l'objet qu'il a poursuivi de son choix;
Puis, quand l'illusion a replié son aile,
Il revient triste et seul bien souvent, mais fidèle,
Et laissant aux ingrats quelque chose de lui,
Sang ou chair. Mais, sans plus mourir dans son ennui,
Il embarque aussitôt pour l' île des Chimères
Et n'en apporte rien que des larmes amères
Qu'il savoure, et d'affreux désespoirs d'un instant,
Puis rembarque.
— Il est brusque et volontaire tant
Qu'en ses courses dans les infinis il arrive,
Navigateur têtu, qu'il va droit à la rive,
Sans plus s'inquiéter que s'il n'existait pas
De l'écueil proche qui met son esquif à bas.
Mais lui fait de l'écueil un tremplin et dirige
Sa nage vers le bord. L'y voilà. Le prodige

Serait qu'il n'eût pas fait avidement le tour
Du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au jour,
Et le tour et le tour encore du promontoire.
Et rien! Pas d'arbres ni d'herbes, pas d'eau pour boire,
La faim, la soif, et les yeux brûlés du soleil,
Et nul vestige humain, et pas un coeur pareil!
Non pas à lui, — jamais il n'aura son semblable, —
Mais un coeur d'homme, un coeur vivant, un coeur palpable,
Fût-il faux, fût-il lâche, un coeur! quoi, pas un coeur!
Il attendra, sans rien perdre de sa vigueur
Que la fièvre soutient et l'amour encourage,
Qu'un bateau montre un bout de mât dans ce parage,
Et fera des signaux qui seront aperçus:
Tel il raisonne. Et puis fiez-vous là-dessus! —
Un jour, il restera non vu, l'étrange apôtre.
Mais que lui fait la mort, sinon celle d'un autre?
Ah, ses morts! Ah, ses morts, mais il est plus mort qu'eux
Quelque fibre toujours de son esprit fougueux
Vit dans leur fosse, y puise une tristesse douce;
Il les aime comme un oiseau son nid de mousse;
Leur mémoire est son cher oreiller, il y dort,
Il rêve d'eux, les voit, cause avec et n'en sort,
Plein d'eux, que pour encor quelque effrayante affaire.
J'ai la fureur d'aimer. Qu'y faire? Ah! laisser faire!

III.

O ses lettres d'alors! les miennes elles-mêmes!
Je ne crois pas qu'il soit des choses plus suprêmes.
J'étais, je ne puis dire mieux, vraiment très bien,
Ou plutôt, je puis dire tout, vraiment chrétien.
J'éclatais de sagesse et de sollicitude,
Je mettais tout mon soin pieux, toute l'étude
Dont tout mon être était capable, à confirmer
Cette âme dans l'effort de prier et d'aimer.
Oui, j'étais devant Dieu qui m'écoute, si j'ose
Le dire, quelque soit l'orgueil fou que suppose
Un tel serment juré sur sa tête qui dort,
Pur comme un saint et mûr pour cette bonne mort
Qu'aujourd'hui j'entrevois à travers bien des doutes.
Mais lui! ses lettres! l'ange ignorant de nos routes,
Le pur esprit vêtu d'une innocente chair!
O souvenir, de tous peut-être mon plus cher!
Mots frais, la phrase enfant, style naïf et chaste
Où marche la vertu dans la sorte de faste,
Déroulement d'encens, cymbales de cristal,
Qui sied à la candeur de cet âge natal,
Vingt ans!
Trois ans après il naissait dans la gloire
Eternelle emplissant à jamais ma mémoire.

IV.

Tout en suivant ton blanc convoi, je me disais
Pourtant: C'est vrai, Dieu t'a repris quand tu faisais
Sa joie et dans l'éclair de ta blanche innocence,
Plus tard la femme eût mis sans doute en sa puissance
Ton coeur ardent vers elle affrontée un moment
Seulement et t'ayant laissé le tremblement
D'elle, et du trouble en l'âme à cause d'une étreinte;
Mais tu t'en détournas bientôt par noble crainte
Et revins à la simple, à la noble Vertu,
Tout entier à fleurir, lys un instant battu
Des passions, et plus viril après l'orage,
Plus magnifique pour le céleste suffrage
Et la gloire éternelle... Ainsi parlait ma foi.
Mais quelle horreur de suivre, ô toi! ton blanc convoi!

V.

Je te vois encore à cheval
Tandis que chantaient les trompettes
Et ton petit air martial
Chantait aussi quand les trompettes;

Je te vois toujours en treillis
Comme un long Pierrot de corvée,
Très élégant sous le treillis
D'une allure toute trouvée;

Je te vois autour des canons,
Frêles doigts dompteurs de colosses,
Grêles vois pleines de crés noms,
Bras chétifs vainqueurs de colosses;

Et je te rêvais une mort
Militaire, sûre et splendide,
Mais Dieu vint qui te fit la mort
Confuse de la typhoïde...

Seigneur, j'adore vos desseins,
Mais comme ils sont impénétrables!
Je les adore, vos desseins,
Mais comme ils sont impénétrables!

VI.

Puisque encore déjà la sottise tempête,
Explique alors la chose, ô malheureux poête.

Je connais cet enfant, mon amère douceur,
Dans un pieux collège où j'étais professeur.
Ses dix-sept ans mutins et maigres, sa réelle
Intelligence, et la pureté vraiment belle
Que disaient et ses yeux et son geste et sa voix,
Captivèrent mon coeur et dictèrent mon choix
De lui pour fils, puisque, mon vrai fils, mes entrailles,
On me le cache en manière de représailles
Pour je ne sais quels torts charnels et surtout pour
Un fier départ à la recherche de l'amour
Loin d'une vie aux platitudes résignée !
Oui, surtout et plutôt pour ma fuite indignée
En compagnie illustre et fraternelle vers
Tous les points du physique et moral univers,
— Il paraît que des gens dirent jusqu'à Sodome, —
Où mourussent les cris de Madame Prudhomme !

Je lui fis part de mon dessein. Il accepta.

Il avait des parents qu'il aimait, qu'il quitta
D'esprit pour être mien, tout en restant son maître,
Et maître de son coeur, de son âme peut-être,
Mais de son esprit, plus.

Ce fut bien, ce fut beau,
Et c'eût été trop bon, n'eût été le tombeau.
Jugez.

En même temps que toutes mes idées
(Les bonnes) entraient dans son esprit, précédées
De l'amitié jonchant leur passage de fleurs,
De lui, simple et blanc comme un lys calme aux couleurs
D'innocence candide et d'espérance verte,
L'exemple descendait sur mon âme entr' ouverte
Et sur mon coeur qu'il pénétrait, plein de pitié,
Par un chemin semé de fleurs de l'Amitié;
Exemple des vertus joyeuses, la franchise,
La chasteté, la foi naïve dans l'Eglise,
Exemple des vertus austères, vivre en Dieu,
Le chérir en tout temps et le craindre en tout lieu,
Sourire, que l'instant soit léger ou sévère,
Pardonner, qui n'est pas une petite affaire!

Cela dura six ans, puis l'ange s'envola,
Dès lors je vais hagard et comme ivre. Voilà.

VII.

Ame, te souvient-il, au fonds du paradis,
De la gare d'Auteuil et des trains de jadis
T'amenant chaque jour, venu de la Chapelle?
Jadis, déjà! Combien pourtant je me rappelle
Mes stations au bas du rapide escalier
Dans l'attente de toi, sans pouvoir oublier
Ta grâce en descendant les marches, mince et leste
Comme un ange le long de l'échelle céleste,
Ton sourire amical ensemble et filial,
Ton serrement de main cordial et loyal,
Ni tes yeux d'innocent, doux mais vifs, clairs et sombres,
Qui m'allaient droit au coeur et pénétraient mes ombres.
Après les premiers mots de bonjour et d'accueil,
Mon vieux bras dans le tien, nous quittions cet Auteuil,
Et sous les arbres pleins d'une gente musique,
Notre entretien était souvent métaphysique.
O tes forts arguments, ta foi du charbonnier!
Non sans quelque tendance, ô si franche! à nier,
Mais si vite quittée au premier pas du doute!
Et puis nous rentrions, plus que lents, par la route
Un peu des écoliers, chez moi, chez nous plutôt,
Y déjeuner de rien, fumailler vite et tôt,
Et dépêcher longtemps une vague besogne.
Mon pauvre enfant, ta voix dans le Bois de Boulogne!
Tu mourus dans la salle Serre,
A l'hospice de la Pitié:
On avait jugé nécessaire
De t'y mener mort à moitié.
J'ignorais cet acte funeste.
Quand j'y courus et que j'y fus,
Ce fut pour recueillir le reste
De ta vie en propos confus.
Et puis, et puis, je me rappelle
Comme d'hier, en vérité:
Nous obtenons qu'à la chapelle
Un service en noir soit chanté:
Les cièrges autour de la bière
Flambent comme des yeux levés
Dans l'extase d'une prière
Vers des paradis retrouvés;
La croix du tabernacle et celle
De l'absoute luisent ainsi
Qu'un espoir infini que scelle
La Parole et le Sang aussi;
La bière est blanche qu'illumine
La cire et berce le plein-chant
De promesse et de paix divine,
Berceau plus frêle et plus touchant.

VIII.

Si tu ne mourus pas entre mes bras,
Ce fut tout comme, et de ton agonie,
J'en vis assez, ô détresse infinie !
Tu délirais, plus pâle que tes draps;

Tu me tenais, d'une voix trop lucide,
Des propos doux et fous, „que j'étais mort,
Que c'était triste", et tu serrais très fort
Ma main tremblante, et regardais à vide;

Je me tournais, n'en pouvant plus de pleurs.
Mais ta fièvre voulait suivre son thème,
Tu m'appelais par mon nom de baptême,
Puis ce fut tout, ô douleurs des douleurs!

J'eusse en effet dû mourir à ta place,
Toi debout, là présidant nos adieux . . . !
Je dis cela faute de dire mieux.
Et pardonnez, Dieu juste, à mon audace.

IX.

Ta voix grave et basse
Pourtant était douce
Comme du velours,
Telle, en ton discours,
Sur de sombre mousse
De belle eau qui passe.

Ton rire éclatait
Sans gêne et sans art,
Franc, sonore et libre,
Tel, au bois qui vibre,
Un oiseau qui part
Trillant son motet.

Cette voix, ce rire
Font dans ma mémoire,
Qui te voit souvent
Et mort et vivant
Comme un bruit de gloire
Dans quelque martyre.

Ma tristesse en toi
S'égaie à ces sons
Qui disent: „Courage!"
Au coeur que l'orage
Emplit de frissons
De quel triste émoi !

Orage, ta rage
Tais-la, que je cause
Avec mon ami
Qui semble endormi,
Mais qui se repose
En un conseil sage....

X.

L'affreux Ivry dévorateur
A tes réliques dans sa terre
Sous de pâles fleurs sans odeur
Et des arbres nains sans mystère.

Je laisse les charniers flétris
Où gît la moitié de Paris.

Car, mon fils béni, tu reposes
Sur le terrritoire d' Ivry —
Commune, où, du moins, mieux encloses
Les tombent dorment à l'abri

Du flot des multitudes bêtes,
Les dimanches, jeudis et fêtes.

Le cimetière est trivial
Dans la campagne révoltante,
Mais je sais le coin filial
Où ton corps a planté sa tente.

— Ami, je viens parler à toi —
— Commence par prier pour moi.

Bien pieusement je me signe
Devant la croix de pierre et dis
En sanglotant à chaque ligne
Un très humble De profundis.

— Alors ta belle âme est sauvée?
— Mais par quel désir éprouvée !

Les fleurettes du jardinet
Sont bleuâtres et rose tendre
Et blanches, et l'on reconnaît
Des soins qu'il est juste d'attendre.

— Le désir, sans doute, de Dieu?
— Oui, rien n'est plus dur que ce feu.

Les couronnes renouvelées
Semblent d'agate et de cristal;
Des feuilles d'arbres des allées
Tournent dans un grand vent brutal.

— Comme tu dois souffrir, pauvre âme!
— Rien n'est plus doux que cette flamme.

Voici le soir gris qui descend;
Il faut quitter le cimetière,
Et je m'éloigne en t'adressant
Une invocation dernière:

— Ame vers Dieux, pensez à moi.
— Commence par prier pour toi.

L'Etre humain n'est pas fait pour vivre seul

Deux vrais amis viennent de célébrer leurs 20 ans d'union. Avouez que ce n'est pas un évènement qui se produit souvent. Avouez aussi que c'est une belle leçon pour les pessimistes et pour ceux qui n'ont jamais compris le sens du mot AMITIE. Quand deux êtres ont eu la bonne volonté de s'unir et de vivre ensemble pour lutter et pour partager un foyer commun, ils créent une cellule indivisible qui porte en soi une sorte de bénédiction. Y a-t-il un sentiment plus agréable que celui de rentrer chez soi et d'y retrouver quelqu'un qui vous attend? On peut vouloir être „moderne" autant que l'on voudra, cette impression, parcelle de bonheur, aura toujours sa valeur.

Ric et son ami ont donné à cette occasion une soirée magnifique. 14 invités ont trouvé chez eux un accueil chaleureux et ont fait honneur aux plats succulents et variés qui leur furent offerts. Les maîtres de céans ont eu des attentions pour leurs hôtes, ce qui dénote leurs goûts raffinés. On n'arrivera jamais à décrire l'ambiance qu'il y eût à table. C'était du charme, de l'esprit, du feu et des rires. (Si vous avez une fête en perspective que vous aimeriez voir réussir, invitez Tante Agathe: poudrière qui saute à chaque instant et dont les bons mots ne tarissent jamais. C'est un oiseau au vif plumage, une cascade étincellante, un charmeur de serpents à sonnettes et une danseuse-équilibriste.) Pourtant, malgré les rires nous étions tous, tour à tour émus et prêts à mouiller nos mouchoirs. Les productions de l'ami de Ric, les paroles d'un ami ont simplement, mais avec combien de justesse, fait vibrer tous les coeurs.

Chers amis, nous vous souhaitons une belle continuation et nous souhaitons également que beaucoup de couples qui se sont trouvés suivent votre voie, afin que ne meure „l'union idéale". Nos pensées vont vers vous, qui avez le courage de vivre à deux une vie dans un monde hostile. Votre rayonnement nous a toujours réconfortés.

Hyptus.